

Des éclats d'Aurore...

A/-

Comme tous les autres arts, durant le vingtième siècle, la photographie en a enfin fini avec l'obligation de réalisme. D'abord parce que la réalité est actuellement, et sans doute pour longtemps, en faillite, et ensuite parce que les moyens pratiques, techniques et théoriques permettent aujourd'hui de simuler le réel sans que même l'oeil averti puisse s'en apercevoir. On connaît même des oeuvres « photographiques » qui n'ont presque rien à voir avec la vision directe, mais qui n'en n'ont pas moins à voir avec le monde tel qu'il se présente en ce moment. Enfin, ce monde-là qui est commandé par la vision de l'artiste, son urgence, son pouvoir de création, son engagement ou son état d'esprit plutôt que par sa vision directe. On assène parfois que l'art d'aujourd'hui est parvenu à un stade essentiellement ironique (voire cynique et destructeur), que la photographie n'est pas un art, que l'art n'existe plus. Toutes choses contradictoires qui disent d'abord et surtout que l'art de maintenant échappe aux critères absolus qui régnaient jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle (ou même du vingtième).

B/-

Longtemps, le portrait fut contenu dans un cercle, que l'histoire de l'art appelait « tondo ». Ce cercle était là pour isoler un visage, comme une grande auréole englobante, car le visage est l'essentiel du portrait. Et la face, quoi qu'il arrive, semble toujours circulaire, malgré les mentons carrés et les crânes pointus. Dans le nimbe laissé entre les confins du faciès et les limites de la toile, pouvaient circuler quelques nuages, quelques bribes de réalité ou de symbolique.

Exceptions d'entre les exceptions, un petit nombre de têtes coupées représentées, souvent dans une assiette ou un bol, décapitations de Saint Jean-Baptiste ou d'autres saints plus obscurs. Se retrouver donc le visage dans l'assiette n'augure en rien d'une scène de ménage mais souvent de la mythologie ou de la religion. Penser le portrait aujourd'hui comme éloigné du réel, inclu dans une sorte de bric-à-brac paysagé, mi-carte postale, mi-céramique de Bernard Palissy n'est ni une erreur ni une faute de goût, seulement un pied de nez à l'histoire de l'art.

C/

Dans cet inventaire saugrenu à la Perec, on sursautera peut-être devant la présence de cactus. Mais, couverts de graffitis comme un vieux mur de Pompéi, pris au flash dans une lumière nocturne de cimetière, les clichés qui les représentent n'en sont pas moins des portraits comme les autres. Non des portraits d'aloès ou d'agaves mais des portraits de fantômes d'aujourd'hui. Ceux qui, nuitamment, viennent couvrir le moindre coin ou recoin de suppliques à leur maman, de noms tarabiscotés et de signatures enjolivées qu'on appelle graffs ou tags. Isolées dans la lumière photographique, ces plantes aux barbes rêches deviennent plus humaines que le plus sentimental des humains. Dressant leurs piquantes feuilles d'artichauts du désert couvertes de suppliques humaines, ces dazibaos végétaux font plus que revendiquer un statut artistique, ils se transmutent pour un instant en portraits indistincts de nos pratiques urbaines.

D/

Signatures en tous sens et à profusion, objets maritimes et de plage jusqu'à la saturation, objets superfétatoires semblant provenir d'une brocante ou d'une décharge, tout est en trop dans les séries photographiques d'Aurore Valade. Cet effet de trop-plein est peut-être la marque actuelle d'une photographe qui remplit ses images à ras bord, sans doute pour éprouver la solidité du cadre, du cadrage. Rien ne déborde de ces portraits circulaires et ils sont pourtant emplis d'eau. Rien ne déborde de tous ces graffitis, sans doute protégés du déversement par de redoutables piquants. Et rien ne s'évacue des « intérieurs avec figures » puisque personnages et objets se béquillent les uns les autres, se justifiant en miroir, se complétant en puzzle, se reflétant à l'infini. On a pu écrire en d'autres pages que « Les images d'Aurore Valade ont l'avantage de se

situer où là l'on ne les attend pas (1) », mais ses sujets aussi ont l'avantage, pour elle, de se situer où le spectateur ne les cherchera pas. À Collioure par exemple, derrière les murs des appartements, derrière les grilles des jardins, dans les salles du musée.

E/

Une des fonctions de l'ironie est de mettre face à face le sens apparent d'une image ou d'une proposition et son sens véritable. Il s'agit là d'une feinte pour rendre évidente une forme de penser la réalité. Loin de la caricature ou de la moquerie, et hors de la métaphore ou de l'allégorie, cette ironie décape le sacro-saint sujet. Elle n'est pas une critique du physique ou du comportement des personnages qu'elle contraint dans l'image. Non, elle veut simplement dire que le sujet ne se réduit pas au sujet, ce que le cadrage exclut de l'image est au moins aussi important que ce qui est privilégié. Le trop plein assumé dans la photographie est sans doute un équivalent de l'état d'un monde de la consommation qui se double d'un vide proclamé ou à combler, par notre société occidentale s'entend. Il serait facile de transformer Aurore Valade en moraliste et chacune de ses photographies en fable. Tant de corbeaux et de renards, de loups et d'agneaux, de lièvres et de tortues s'y côtoient qu'il semble bien simple de leur faire jouer un rôle. Mais que voudraient dire pour nous «Le cactus et la médaille» ou «Le tondo et le trucage», fables définitivement sans morale ni sens ?

F/

Si la morale s'échappe dans l'accessoire et le sens dans le surajout, peut-être restera-t-il alors le plaisir d'accéder à un autre regard ?

François Bazzoli

Notes

(1)-

In Aurore Valade : « Grand miroir », prix de la Fondation HSBC pour la Photographie, éditions Actes Sud, 2008.

